

## AVANT-PROPOS

À l'époque où ma fille Mirabelle (que j'ai surnommée *Bulle* alors qu'elle n'avait que quelques mois) était encore une enfant, je lui avais fait la promesse d'écrire un livre, « rien que pour elle ». J'avais prévu de lui conter les sottises, bévues, maladroitness, stupidités, bourdes, gaffes, boulettes et autres fredaines que j'avais pu commettre dans ma propre enfance. Cette espèce d'inventaire, ou de catalogue, devait s'intituler « *Le livre des bêtises* ». Le projet réjouissait la petite Bulle, évidemment curieuse de pouvoir comparer mes forfaits puérils aux siens (qui ne manquaient pas non plus de pittoresque !).

Mettant à profit quelques moments de répit dans un emploi du temps lourdement chargé par de multiples contraintes professionnelles, j'étais parvenu à écrire deux ou trois chapitres. Hélas, les années se succédèrent à une vitesse diabolique et je me retrouvai un beau jour avec une fille devenue grande et majeure sans avoir été en mesure de mener mon projet à son terme. De toute façon, une fois franchie la barre des 15-16 ans, les frasques enfantines de son paternel n'intéressaient plus beaucoup Mirabelle...

Il demeurerait que je n'avais pas tenu ma promesse.

Certes, je pouvais me prévaloir d'une « excuse » : une vie active prenante et ponctuée de nombreux séjours outre-mer ne m'avait guère laissé le loisir de consacrer le temps et l'attention nécessaires au travail d'écriture. Mais cette pseudo-justification *a posteriori* ne m'a jamais semblé très convaincante, pas plus qu'elle n'a d'ailleurs persuadé ma fille de sa douteuse pertinence. Et, à

40 ans passés, il arrive encore que Bulle me taquine en me reprochant, gentiment mais à raison, de ne pas avoir honoré mon engagement.

Quels que puissent être les motifs de nos défaillances, il est toujours détestable de faire une promesse à son enfant et de ne pas la tenir.

Aujourd'hui, parvenu à un âge avancé et désormais retraité, j'ai décidé que le temps était venu de réparer mon impardonnable manquement. Sauf que, devenue adulte, épouse et mère de famille, ma fille ne pouvait plus être la dédicataire première d'un livre pour adolescents (de 11 à 111 ans...). J'ai donc décidé de lui substituer mes deux petites-filles, Léonie et Adèle.

À l'heure où j'ai commencé à écrire ces pages, Léonie était âgée de 9 ans et Adèle de 3 ans. Considérant qu'il me faudrait trois à quatre ans pour mener mon projet à terme (car je me consacre simultanément à l'écriture d'un autre ouvrage, particulièrement exigeant), je prévoyais de pouvoir livrer le résultat de mon travail à Léonie pour ses 12 ou 13 ans, étant entendu qu'Adèle pourrait le lire quelques années plus tard. J'ai donc conçu ce conte en ciblant *a minima* de jeunes lectrices (et lecteurs) âgées d'une douzaine d'années environ, c'est-à-dire situés à la charnière entre préadolescence et adolescence, un âge où l'on a déjà suffisamment appris pour se poser de nombreuses questions et comprendre beaucoup plus de choses que la plupart des adultes ne consentent à admettre.

Connaissant l'intérêt de Léonie pour la lecture, la vivacité de son esprit, l'agilité de son intelligence, sa perspicacité et sa remarquable maturité (résultant notamment de l'inlassable et éprouvant combat qu'elle mène depuis sa naissance contre une maladie génétique incurable : la mucoviscidose), je n'ai jamais cédé à la tentation de recourir à une écriture infantile. Quant à Adèle, je ne doute pas qu'elle puisse manifester des qualités équivalentes compte tenu du contexte familial culturellement favorable dans lequel elle grandit.

Je suis donc parfaitement conscient que certains passages de ce conte peuvent être difficiles à appréhender pour des fillettes

(ou des garçonnets) de 11 ou 12 ans. Cette manière de faire, on l'aura compris, ne résulte nullement d'un égarement, ni d'une erreur d'appréciation mais d'une volonté délibérée.

La difficulté porte sur le fond aussi bien que sur la forme. Sur le fond, j'aborde ici et là des questions, en particulier scientifiques et philosophiques, relativement complexes. Sur la forme, il m'arrive de recourir à un vocabulaire qui ne figure pas encore dans le répertoire lexical d'un préadolescent de 11 ans, fût-il, comme on dit, « en avance sur son âge ». Afin de faciliter la lecture des pages qui suivent, j'ai donc repéré certains mots réputés « difficiles » en *italiques*, ce qui invite explicitement à consulter un dictionnaire. Dans d'autres cas, j'ai ajouté une note de bas de page afin de préciser le sens d'un mot, d'explicitier un événement ou de caractériser un personnage.

Je n'ignore pas qu'un vocabulaire un peu trop « savant » et que les notes de bas de pages<sup>1</sup> sont des éléments en principe prohibés dans les livres « destinés à la jeunesse » (encore que l'invention de cette catégorie spécifique de littérature me semble à tout le moins discutable...). Et je sais que je prends ainsi le risque de déplaire d'emblée à d'éventuels éditeurs. Mais je fais prioritairement confiance à la curiosité et aux qualités intellectuelles de mes petites filles.

Il ne fait par conséquent aucun doute que, pour celles-ci en tout cas, la lecture de ces pages à l'âge de 12 ou 13 ans exigera un effort et le secours d'un bon dictionnaire (je leur recommande vivement de recourir au « Petit Robert », bien meilleur que « Le Petit Larousse »).

C'est évidemment pourquoi j'ai choisi pour sous-titre à mon ouvrage cette formule explicite :

« *Un conte éducatif, historico-écologique et crypto-philosophique* ».

Il s'agit bien sûr aussi d'un clin d'œil à mes deux jeunes lectrices.

---

1 - Les notes de bas de page sont au nombre de 170 pour un total de 480 pages, soit approximativement (et en moyenne) une note toutes les 3 pages.

Au cours d'une vie déjà longue et riche en péripéties, j'ai vu le monde changer à grande vitesse. Né au moment où la Seconde Guerre mondiale s'achevait, laissant à tous égards un vaste champ de ruines, j'appartiens à cette génération dite du « *baby-boom* » dont l'existence fut le théâtre de mutations sans précédent (idéologiques, politiques, culturelles, économiques, sociales, sociétales, éthiques, esthétiques, technologiques, démographiques, climatiques...). Bon nombre d'entre elles, hélas, ne me semblent pas avoir contribué à améliorer la condition humaine, ni même à bonifier un tant soit peu l'intelligence de l'espèce. Tout au contraire, il apparaît de nos jours que l'ignorance satisfaite (parfois jusqu'à l'arrogance) soit devenue la nouvelle norme de la distinction sociale.

Par surcroît, j'ai eu le privilège de voyager ou d'accomplir de longs séjours en bien des lieux différents de la planète : Océan Indien, Maghreb, Afrique noire, Amazonie française, Antilles... Cependant, je n'ai jamais abordé ces lieux en touriste (je suis extrêmement réticent à l'égard du tourisme...). Dans la plupart des différents contextes géographiques et culturels où j'ai séjourné (parfois plusieurs années consécutives), je suis intervenu professionnellement en vertu des responsabilités dont j'avais la charge. Au contact de mes partenaires autochtones je me suis livré à de multiples échanges. J'ai pu observer l'infinie diversité des êtres et des choses et sans doute mieux prendre la mesure de la complexité du monde que ne peuvent le faire les « voyageurs d'agrément ». De cette expérience particulièrement féconde, j'ai moissonné un faisceau de sentiments mitigés où se mêlent quelques miettes de certitudes, une poignée de solides convictions, quelques portions d'irréductibles aversions, une copieuse ration de désillusions, une large brassée de doutes, une pincée d'espoir, une bonne dose de détermination, et un inaltérable goût de vivre...

Cette évocation me conduit à songer au sublime poème composé par Aragon<sup>2</sup> en 1956, à l'âge de 59 ans, sous le titre « *Je*

---

2 - Louis Aragon (1897- 1982), poète, romancier et journaliste français, est sans doute l'un des plus grands poètes français du XX<sup>e</sup> siècle. Avec André Breton, Tristan Tzara, Paul Éluard et quelques autres, il fut l'un des animateurs du *dadaïsme* et du *surréalisme*. Il adhéra en 1927 au Parti communiste français dont il demeura membre jusqu'à sa mort. De 1953 à 1972, il fut le directeur de l'hebdomadaire littéraire « Les Lettres françaises ».

*chante pour passer le temps* » (et publié dans un recueil intitulé « Le roman inachevé »).

J'en livre ci-après le texte intégral<sup>3</sup> :

*« Je chante pour passer le temps  
Petit qu'il me reste de vivre  
Comme on dessine sur le givre  
Comme on se fait le cœur content  
À lancer cailloux sur l'étang  
Je chante pour passer le temps  
J'ai vécu le jour des merveilles  
Vous et moi souvenez-vous-en  
Et j'ai franchi le mur des ans  
Des miracles plein les oreilles  
Notre univers n'est plus pareil  
J'ai vécu le jour des merveilles  
Allons que ces doigts se dénouent  
Comme le front d'avec la gloire  
Nos yeux furent premiers à voir  
Les nuages plus bas que nous  
Et l'alouette à nos genoux  
Allons que ces doigts se dénouent  
Nous avons fait des clairs de lune  
Pour nos palais et nos statues  
Qu'importe à présent qu'on nous tue  
Les nuits tomberont une à une  
La Chine s'est mise en Commune  
Nous avons fait des clairs de lune  
Et j'en dirais et j'en dirais  
Tant fut cette vie aventure  
Où l'homme a pris grandeur nature  
Sa voix par-dessus les forêts  
Les monts les mers et les secrets  
Et j'en dirais et j'en dirais  
Oui pour passer le temps je chante*

---

3 - Le compositeur et interprète Léo Ferré entreprit en 1961 de mettre en musique plusieurs poèmes d'Aragon, dont celui-ci. Il publia un album 33 tours sous le titre original « *Les Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré* ».

*Au violon s'use l'archet  
La pierre au jet des ricochets  
Et que mon amour est touchante  
Près de moi dans l'ombre penchante  
Oui pour passer le temps je chante  
Je chante pour passer le temps  
Oui pour passer le temps je chante »*

À première vue, tout porte à croire qu'il s'agit d'une ode à quelques mutations (à quelques « progrès » ?) dont le poète fut le témoin. Mais Aragon est beaucoup plus subtil. Prince de l'ambiguïté et virtuose de la contrebande poétique, il excelle dans l'art de faire passer bien davantage que ce qu'il déclare. Le ton désœuvré, las et désabusé et de ce poème lyrique exprime à mon sens un désenchantement qui entre en résonance avec mon propre état d'esprit devant le consternant spectacle du monde.

À titre d'exemples, je retiens ces quelques vers :

*« Qu'importe à présent qu'on nous tue  
Les nuits tomberont une à une »*

Comment mieux dire l'insignifiance du genre humain par rapport au cosmos et à l'inexorable mouvement des astres ?

*« Au violon s'use l'archet  
La pierre au jet des ricochets »*

Comment mieux dire l'inéluctable usure de toute chose sous l'effet délétère de la répétition ?

En même temps, Aragon n'exprime aucun désespoir, bien au contraire :

*« Et j'en dirais et j'en dirais  
Tant fut cette vie aventure  
Où l'homme a pris grandeur nature  
Sa voix par-dessus les forêts  
Les monts les mers et les secrets »*

Quoi qu'il en soit, la vie demeure une aventure...

Je doute évidemment qu'une adolescente puisse accueillir ce poème comme je l'accueille moi-même à 74 ans, sous l'éclairage

clair-obscur d'une vie presque entièrement accomplie. Mais je crois que mes petites-filles sauront percevoir aussi bien les fragments de mon propre désenchantement que les bribes d'espérance qui bruissent ici et là dans les pages de ce conte.

À mon âge, le temps n'est-il pas venu d'assumer mes contradictions ?

Voici environ quatre siècles, Jean de la Fontaine<sup>4</sup> déclarait « *Je me sers des animaux pour instruire les hommes* ». Je n'ai certes pas l'outrecuidante ambition de me mesurer au grand fabuliste. Mais je tente ici, modestement, de me servir du sort des animaux pour instruire mes petites-filles.

Mon objectif est donc principalement pédagogique. Je me suis efforcé, en toutes circonstances, de solliciter l'intelligence de mes jeunes lectrices (ou lecteurs), d'enrichir leur vocabulaire, de solliciter leur curiosité, de cultiver leur réflexion et d'éveiller chez elles (ou chez eux) la plus bénéfique des gourmandises : celle de l'apprentissage, de l'acquisition des connaissances et du savoir (ce qui n'exclue pas, j'en conviens ô combien, de laisser un peu de place pour le chocolat...).

Enfin, si j'ai recouru à la forme du conte, c'est que j'ai en outre souhaité distraire et faire rêver, au moyen d'une fiction à caractère fantastique, où les mythes, les légendes et le merveilleux occupent une place significative.

Je souhaite, dans les pages qui suivent, proposer un abrégé (ultra-simplifié et à grands traits) de l'histoire du vivant et de l'évolution du règne animal jusqu'à l'espèce humaine contemporaine : l'*Homo sapiens*.

En survolant cette longue histoire, je souhaite également livrer un aperçu des relations complexes que l'homme a peu à peu établi avec les espèces animales non humaines, au fur et à mesure qu'il s'en distinguait, et montrer comment l'être humain dominant

---

4 - Jean de la Fontaine (1621-1695) est un poète et fabuliste français dont l'œuvre (théâtre, poèmes, contes...) est surtout connue pour ses célèbres *Fables*. Celles-ci, écrites en vers et mettant le plus souvent en scène des animaux *anthropomorphes*, proposent une *morale* au début ou à la fin.

(tout particulièrement le mâle) se comporte finalement avec les bêtes comme il le fait avec tous les êtres vulnérables : les animaux domestiqués ou captifs, les vaincus, les esclaves, les valets, les misérables, les vieillards, les femmes et les enfants. À toutes ces proies et victimes potentielles, l'homme inflige depuis toujours sa suprématie, son emprise, son oppression, son autorité, sa tyrannie, sa brutalité, son cynisme et sa cruauté.

Il est vrai qu'assujettir et exploiter les faibles est plus facile que de s'affranchir des puissants...

Je souhaite aussi suggérer que si *Sapiens* ne décide pas très rapidement de modifier le rapport de domination qu'il entretient sans vergogne avec son environnement naturel et les créatures vivantes qui le peuplent, s'il ne renonce pas à se « *rendre comme maître et possesseur de la nature*<sup>5</sup> », il court, à plus ou moins brève échéance, le risque de sa propre perte.

C'est pourquoi, quand bien même je destine avant tout ce conte à un lectorat adolescent, j'ose croire que l'importance et l'actualité des sujets qu'il aborde intéresseront également des lecteurs et des lectrices d'âge adulte.

J'espère être parvenu à mes fins.

---

5 - Extrait du « *Discours de la méthode* », œuvre du philosophe français René Descartes (1596-1650) publiée en 1637.







## CHAPITRE 1<sup>er</sup>

### *Où l'on fait connaissance avec une charmante gamine et sa famille*

Il était une fois une petite fille prénommée *Loeiza* mais que tout le monde appelait « *Lou* », et la tonalité câline de ce diminutif lui convenait parfaitement.

À défaut de pouvoir être présent le jour de la naissance de son cinquième enfant, son père avait fait savoir dans un courrier adressé à sa femme qu'il désirait prénommer son enfant *Louis* dans l'hypothèse où naîtrait un garçon et *Agathe* s'il s'agissait d'une fille. Il avait choisi ce prénom féminin en mémoire de sa jeune sœur emportée par une maladie alors qu'elle n'était encore qu'un bébé.

La mère, de son côté, persuadée qu'elle accoucherait d'une fille, n'avait même pas jugé nécessaire d'envisager un prénom masculin. Elle attachait une grande importance aux origines strictement bretonnes du prénom de chacun de ses enfants, tandis que son époux préférait les prénoms « français ». C'est pourquoi elle avait déjà choisi *Loeiza*, avant même d'avoir mis son bébé au monde. De surcroît, très superstitieuse, elle n'aurait jamais consenti à donner à sa fille le prénom d'une enfant tragiquement morte à l'âge de quinze mois.

De toute façon, la lettre du père, écrite et expédiée depuis une tranchée du Front, très loin dans l'Est, du côté de Verdun,

était arrivée bien trop tardivement à destination et lorsque la mère avait décacheté l'enveloppe, pressée d'en découvrir le contenu, la petite *Loeiza* était déjà baptisée.

Le 25<sup>e</sup> jour du beau mois de mai de l'an 1928, Lou avait fêté ses douze ans. C'était une gamine tout à fait charmante, joliment faite, avec de longues jambes déjà bien tournées quoiqu'encore un peu fluettes, un port naturellement élégant et des gestes gracieux. Les boucles de ses cheveux, d'une blondeur pareille à celle des épis d'avoine sous le soleil d'été, déroulaient d'amples volutes sur ses épaules et jusqu'à ses reins. Lorsqu'elle se promenait sur le rivage, le vent du large les ébouriffait, à moins que sa mère ou l'une de ses sœurs ne les eussent tressés en natte et noués d'un ruban de velours bleu. Même ainsi soigneusement coiffée, quelques bouclettes rebelles captaient les rayons du soleil et auréolaient son visage d'une scintillante dentelle. Ses grands yeux gris s'irisaient d'éclats bleus ou verts, suivant la couleur du ciel et les teintes capricieuses de l'océan. Selon les circonstances, ces reflets changeants donnaient à son regard une expression de détermination farouche, de tendre douceur ou de vague tristesse, toujours étrangement fascinante. Son visage était en général empreint de gravité, comme si une conscience aiguë de la brutalité du monde et de la vanité des humains la préoccupait déjà, en dépit de son jeune âge. Fort heureusement, un malicieux sourire illuminait souvent sa mine presque trop sage et trop réfléchie pour une fillette de 12 ans. Elle ne pleurait que très rarement et jamais en public. Parfois, devant le miroir de la vieille armoire à glace de la chambre de ses parents, elle se contemplait, étonnée de voir deux petits seins naissants qui se laissaient à peine deviner sous sa blouse. Lorsqu'elle riait c'était toujours de bon cœur et les éclats de son rire retentissaient dans toute la ferme et jusqu'à la lisière de la proche forêt.

Où d'innombrables animaux tendaient l'oreille et se réjouissaient que parviennent jusqu'à eux les échos de cette gaîté enfantine.

Lou aimait ce qui composait le décor naturel de son enfance : le soleil, la pluie, la mer, la forêt, les prairies, les fleurs et les bêtes. Mais elle avait déjà appris à se méfier des gens. Plus elle

grandissait et plus elle trouvait la plupart d'entre eux futiles, vaniteux et incultes. Elle les jugeait en outre trop souvent lâches et superstitieux. Il arrivait bien sûr qu'elle rencontrât des hommes et des femmes dotés de qualités auxquelles elle était attachée : la bienveillance, la courtoisie, la discrétion, la modestie, la sincérité, la loyauté, la générosité, la curiosité, l'imagination, le courage, l'audace, la détermination, la lucidité, l'ingéniosité, la compétence... Mais ceux-là étaient beaucoup plus rares que les autres. C'est pourquoi, tout bien considéré, et à quelques exceptions près, la fillette avait tendance à préférer la fréquentation des animaux à celle des humains.

Si Lou portait un très ancien prénom breton c'est qu'elle était née et habitait en Bretagne où vivaient ses parents et ses grands-parents et où avaient vécu les parents de ses grands-parents ainsi que leurs ancêtres, aussi loin qu'on pouvait s'en souvenir dans la famille Guézennec, et depuis si longtemps qu'on avait oublié depuis quand.

De ce qu'elle avait pu apprendre à propos de ses lointains ancêtres Lou savait que tous avaient été de condition modeste, tout comme ses grands-parents l'avaient été à leur tour. Son père et sa mère n'étaient pas beaucoup mieux lotis et l'existence quotidienne de sa famille avait été souvent difficile, tout au moins jusqu'au lendemain de la guerre.

Lou était la benjamine d'une fratrie relativement nombreuse, encore qu'à cette époque il était fréquent de voir des familles élever sept ou huit enfants, voire davantage. Elle avait deux grands frères, Yann et Yvon, respectivement âgés de 20 et 17 ans, et deux grandes sœurs, l'une de 18 ans prénommée Améline et l'autre de 15 ans prénommée Gwenn. Et comme son grand-père paternel et sa grand-mère maternelle, tous deux veufs, vivaient avec eux sous le même toit, ils pouvaient être jusqu'à neuf autour de la table familiale à l'heure du repas, du moins lorsque tout le monde était présent à la ferme, ce qui n'était pas toujours le cas. C'était évidemment beaucoup de bouches à nourrir en regard des modestes ressources de la famille.

Fort heureusement, la ferme des Guézennec était en mesure de fournir le nécessaire, et bien que les repas fussent à l'ordinaire plutôt simples on ne manquait de rien : des pommes de terre, souvent – un peu trop fréquemment au goût de Lou –, des galettes de blé noir, les légumes du jardin, frais à la saison ou en conserve durant l'hiver, quelques volailles de la basse-cour, un lapin des clapiers, quelquefois du petit gibier – lièvre, garenne, perdrix ou faisan –, à condition bien sûr que le frère aîné ne revienne pas bredouille de la chasse, du poisson frais lorsque le père rentrait d'une campagne de pêche et même, de temps à autre, du lard fumé, des saucisses ou du jambon que la mère de Lou conservait précieusement dans le cellier. La charcuterie faite maison n'apparaissait en effet sur la table familiale que pour les grandes occasions, certains dimanches où l'on célébrait un anniversaire, ou bien les jours de fête, à la faveur de ces réjouissances que Lou appréciait tant. Quant aux œufs, que fournissaient généreusement les poules, et au lait, que donnait la seule et unique vache nommée « Duchesse », ils ne faisaient jamais défaut.

Chaque quinzaine, la mère battait la crème dans une baratte à manivelle. Elle confectionnait des petits pains de beurre salé au moyen de moules en bois sculptés qui marquaient les plaquettes de leur empreinte décorative. Lorsqu'elle était encore une petite enfant Lou aimait la regarder faire et était émerveillée que l'on puisse changer du lait en beurre. Tous les dix jours environ, avec l'aide de l'une ou l'autre de ses filles, la mère préparait de grosses miches de pain de seigle qu'elle cuisait au four à bois et Lou prisait tout particulièrement ce moment délicieux où l'arôme du pain cuit se mêlait au parfum du feu de bois. On buvait l'eau fraîche du puits et le cidre que le père et le grand frère de Lou fabriquaient chaque année à la fin de l'automne.

La fillette ne manquait jamais le captivant spectacle du processus de fabrication du cidre dont les différentes étapes se succédaient sur plusieurs semaines. On triait d'abord les pommes, puis on les lavait à grande eau. On les passait ensuite à la broyeuse qui les réduisait en petits morceaux. Le pressage du marc ainsi obtenu, d'une belle teinte roux orangé, s'effectuait au moyen

d'un volumineux pressoir circulaire au dispositif ingénieux. Un réservoir cylindrique, qu'on appelait la « corbeille » ou la « cage », formé de claies de bois juxtaposées verticalement et cerclées de métal était posé sur un plateau de bois creusé en cuvette, la « maie ». L'ensemble était supporté par un lourd trépied de chêne. Le marc était déversé dans ce réservoir au centre duquel se dressait une colonne métallique filetée d'un fort diamètre. Une solide barre de bois, le « bras », traversait l'orifice ménagé à l'extrémité supérieure de cette tige. En manœuvrant le bras de toutes leurs forces Yann et son père faisait lentement tourner cette vis sans fin afin de faire descendre une pièce de fonte, elle-même actionnant un plateau de bois circulaire agissant comme un piston à l'intérieur de la cage. Un système de roues dentées démultipliait l'effort à fournir pour presser le marc

Le jus de fruit rosé et moussant, que le père de Lou appelait *le moût*, suintait entre les claies et s'écoulait jusqu'à la maie où un bec déversoir permettait de le recueillir dans des seaux en zinc. Ce moût était ensuite stocké dans des barriques de chêne pour la *défécation* (un drôle de mot s'agissant de cidre s'était étonnée Lou, la première fois qu'elle l'avait entendu) et le démarrage de la fermentation. Toutes ces opérations s'accomplissaient dans les puissants effluves des pommes écrasées et à demi fermentées. Après quelque temps, le cidre en formation était soutiré. On rinçait alors soigneusement les tonneaux et on les remplissait de nouveau avec le jus du soutirage. Enfin, lorsque la fermentation était achevée, on procédait à un nouveau transvasement d'un cidre clair et doré dont on emplissait de lourdes bouteilles de verre sombre. Celles-ci étaient soigneusement fermées d'un bouchon en liège maintenu par un muselet de métal torsadé et rangées dans le cellier, à l'abri de la lumière. Au bout d'une année, on pouvait ouvrir les premières bouteilles et le cidre orangé et pétillant qu'elles révélaient était un vrai régal.

Somme toute, si la famille vivait toujours chichement, chacun mangeait à sa faim, en tout cas depuis la fin de la guerre, ou plus précisément depuis que les parents de Lou avaient eu l'opportunité de s'installer dans la petite ferme qui leur permettait de produire par eux-mêmes à peu près tout ce dont ils avaient

besoin pour s'alimenter correctement.

Il y avait maintenant dix ans que la guerre était officiellement terminée, la pire et la plus grande de toutes, celle que les gens du bourg appelaient *la Grande Guerre* ou encore « *la der des ders* », affirmant par cette formule que cette fois c'était bien la dernière et que plus jamais on ne se livrerait à une telle boucherie. En vérité, de nombreuses régions du monde (Allemagne, Europe centrale, Russie, Turquie, Moyen Orient, Asie...) étaient encore le théâtre d'affrontements sanglants.

Mobilisé comme tous les hommes de la région en âge de l'être, Loïc Guézennec, le père de Lou, était parti pour le Front en août 1914, bien avant la naissance de sa fille. Il avait d'abord rejoint Brest d'où un train l'avait transporté jusqu'à Paris. Comme il découvrait la capitale pour la première fois, il avait été époustouflé par le décor et l'ambiance des rues parisiennes : la largeur des avenues, la foule, le bruit, les encombrements de la circulation... Depuis 1913, les omnibus automobiles avaient presque entièrement remplacé les véhicules hippomobiles et le paysan breton n'avait jamais contemplé pareil spectacle. Mais il n'avait pas eu le loisir de s'attarder et, au départ de la gare de l'Est, un train bondé de soldats l'avait emporté jusqu'à la zone où les combats faisaient rage.

Il n'était revenu chez lui que trois fois en quatre ans, pour de trop brèves périodes de permission limitées au mieux à neuf jours et à l'issue desquelles il fallait repartir vers l'enfer des tranchées, dans la boue et la puanteur des cadavres décomposés, là où les obus déchiraient les tympanes et broyaient les corps des soldats. À l'heure du départ, sanglé dans son uniforme bleu « horizon », pâle et grave sous sa lourde capote de drap, sa musette de toile en bandoulière, le cœur encore plus serré que son ceinturon de cuir brun, il embrassait sa femme et ses enfants en silence et s'éloignait sans se retourner. Yann, le grand frère de Lou, qui n'avait alors que 7 ou 8 ans, avait été le témoin de ces séparations pathétiques. Quelques années plus tard, il avait raconté à sa jeune sœur qu'il se souvenait parfaitement du regard



de son père à l'instant des adieux et qu'on eût dit une bête partant pour l'abattoir.

Neuf mois après la seconde permission, la plus courte, Lou était venue au monde en poussant son premier cri. C'était par une belle journée ensoleillée de mai 1916.

Tandis que là-bas, à l'entour des forts qui surplombaient la vallée de la Meuse, depuis déjà trois mois, le ciel avait totalement disparu derrière l'épaisse fumée des tirs d'artillerie. À longueur de temps, de jour comme de nuit, des milliers d'obus s'abattaient sur les combattants, anéantissant les vivants, expulsant les morts de la terre où ils étaient déjà enfouis et pulvérisant les uns comme les autres. Les déflagrations déterraient, retournaient et soulevaient les cadavres boueux qui voltigeaient comme d'atroces pantins disloqués et retombaient éparpillés en fragments de chairs déchirées et d'os brisés. Et ces pitoyables débris humains ensanglantaient les campagnes dévastées où, terrés dans des boyaux fangeux, ceux qu'on appelait « *les poilus* », épuisés, crasseux, hirsutes, rongés par les poux, harcelés par les rats, s'efforçaient de survivre à l'horreur.

Bien qu'un armistice ait été conclu le 11 novembre 1918 entre les belligérants, il avait fallu attendre encore près d'un an pour que le père de Lou puisse enfin abandonner son paquetage militaire. Mobilisé comme simple soldat, il avait terminé la guerre au grade de caporal-chef, ce dont il ne tirait aucune fierté. Pour lui, cette guerre n'avait été qu'une « *sale histoire* », une expérience ignominieuse, avilissante et traumatisante qu'il s'efforçait d'oublier. Il s'irritait qu'on puisse parler d'honneur, d'héroïsme et de gloire à propos de ce hachoir géant. Sa mémoire était hantée par les fantômes de tous ces malheureux qui avaient vécu dans des conditions sordides et que la mort avait fauchés au hasard des assauts et des bombardements. Son corps portait quelques vilaines cicatrices laissées par plusieurs blessures, heureusement sans trop grande gravité.

Pour la mère de Lou, le retour de son mari sain et sauf avait été un vrai miracle. Dieu, croyait-elle sans le moindre doute, les avait protégés. Ardente catholique, elle en était convaincue. Et

elle priait chaque jour avec ferveur pour en remercier « *Notre Père qui êtes aux Cieux* ». Plus tard, elle avait expliqué à ses enfants à quel point ces années avaient été les plus terribles de son existence : la guerre était encore plus redoutable que l'océan. Beaucoup de jeunes hommes n'en étaient jamais revenus. D'autres étaient rentrés, mais il leur manquait une jambe ou un bras, parfois les deux. Certains étaient atrocement défigurés et méconnaissables. Sans compter ceux qui, relégués dans des asiles, étaient revenus à demi-fous. Et les familles de la région frappées par ces tragiques épreuves étaient désormais bien plus nombreuses que celles dont un père ou un fils avait péri en mer.

La vie du père de Lou avait été épargnée mais les souffrances et les horreurs qu'il avait vécues avaient changé le jeune homme enjoué et rieur qu'il avait été avant 1914. Il était devenu taciturne et son humeur était souvent morose. Quelque chose s'était éteint dans son regard. Lou ne pouvait pas mesurer ce changement puisqu'elle n'avait pas connu son père tel qu'il avait été avant-guerre, mais Yann lui avait fait un jour cette remarque. En tout cas, Loïc Guézennec n'évoquait jamais ces années maudites, cette part de sa vie sacrifiée, prétendument « *à la Patrie* », et son visage se fermait dès que quiconque avait la malencontreuse idée de l'interroger à propos des périodes passées sur le Front.

Dès 1919, les municipalités avaient commencé à ériger des monuments afin de rendre hommage aux soldats « *morts pour la France* ». Le moindre village avait le sien et comme la France comptait environ 38 000 communes, c'était autant de « monuments aux morts » qui avaient été édifiés. Certains étaient extrêmement simples : une plaque de marbre fixée sur le mur de la mairie et sur laquelle on avait gravé le nom des enfants du village morts en combattant « *pour la patrie* ». D'autres étaient beaucoup plus spectaculaires : la statue en bronze d'un soldat grandeur nature, parfois accompagné d'une épouse éplorée ou d'un enfant, parfois représenté dans la posture offensive de celui qui monte à l'assaut, baïonnette au canon, penché en avant sous la mitraille, parfois au repos, le casque à la main, exprimant l'épuisement et la lassitude,

parfois allongé, blessé et agonisant... Certains monuments avaient été érigés sur un socle en pierres taillées, d'autres au milieu d'un tertre soigneusement entretenu et régulièrement fleuri. D'autres étaient cernés d'une lourde chaîne disposée en carré et reposant aux quatre coins sur de faux obus en pierre ou en bronze. L'essentiel était que les morts fussent nommés, quand bien même la plupart des corps, ceux des soldats morts au combat, le plus souvent non identifiés, restaient à pourrir dans les charniers des champs de bataille. Mais il fallait bien que tous ces morts soient tombés pour quelque chose et ce « quelque chose » c'était évidemment la France, la sacro-sainte *patrie*... Ainsi, le monument avait-il pour fonction d'ériger les morts en martyrs héroïquement sacrifiés pour la nation.

Quinze ans à peine après la loi de 1905 dite « *de séparation de l'Église et de l'État* », le choix du lieu d'implantation du monument avait provoqué dans de nombreuses communes des débats houleux entre les catholiques pratiquants et les républicains soucieux de laïcité. Fallait-il placer l'édifice dans le cimetière, à proximité de l'église ou près de la mairie ? Une loi de 1920 prévoyait une contribution de l'État aux frais supportés par les communes pour l'édification des *cénotaphes* mais à la condition qu'ils ne se rattachent à aucun culte. Dans les communes bretonnes où dominait un catholicisme omnipotent, cette contrainte posait problème. Pour contourner la loi, l'astuce des plus fervents catholiques consistait à dissimuler les symboles religieux derrière des ornements cruciformes : épées, croix de guerre, etc.

Chaque année, au 11 novembre, comme dans toutes les communes de France depuis 1922, une cérémonie était organisée au bourg pour commémorer l'armistice de 1918. Une procession parcourait les rues du bourg. Elle rassemblait tout ce que la commune comptait de personnalités : le maire portant son écharpe tricolore en bandoulière, le conseil municipal au grand complet, les anciens combattants, drapeaux en tête, parés de leurs décorations et dont certains exhibaient leurs horribles moignons, leurs béquilles, leurs fauteuils roulants et leurs effrayantes « *gueules cassées* ». Venaient ensuite les pompiers, le curé en soutane de toile

noire revêtue d'une chasuble en dentelle blanche et flanqué de quelques enfants de chœur portant soutanelles rouges et surplis blancs, le médecin, le pharmacien, le notaire, les instituteurs et les gamins des écoles qui s'efforçaient, sans grand succès, de marcher au pas.

Le cortège se rendait en grande pompe jusqu'au monument aux morts au son d'une fanfare de cuivres et de tambours qui jouait des musiques militaires. Immanquablement, le rythme binaire de la musique réveillait les réflexes des anciens combattants qui, sans même le vouloir, retrouvaient spontanément la cadence de la marche au pas apprise à la caserne. Devant le monument, le maire lisait un discours qui célébrait avec emphase « *nos vaillants combattants* ». Puis, d'une voix forte et solennelle, il procédait à l'appel nominatif des « *héros* » de la commune, c'est-à-dire ceux dont il ne restait plus que les noms et prénoms gravés en lettres d'or dans le marbre. Chaque nom prononcé retentissait dans le silence comme l'appel d'un accusé à la barre du tribunal. Et l'assistance répondait en chœur par cet implacable verdict entonné en une clameur glaçante : « *mort pour la France !* »

On eut dit en ce sinistre instant que le malheureux soldat frappé à mort tombait derechef.

Une fois ce funèbre inventaire achevé, la fanfare exécutait la sonnerie aux morts aux longs et lugubres accents. À quoi succédait une longue minute de silence seulement troublée par quelques toux mal étouffées, le claquement des bourrasques marines dans les drapeaux et quelques joyeux chants d'oiseaux que le deuil des humains laissait parfaitement indifférents. On entendait même les ricanements moqueurs de quelque corneille qui semblaient railler la cérémonie. Enfin, par petits groupes, la foule se dispersait lentement en chuchotant, et chacun retournait vaquer à ses affaires.

Le père de Lou avait toujours refusé de se rendre au bourg le 11 novembre et de se joindre, en sa qualité d'ancien combattant, à cette manifestation qu'il tenait pour une mascarade. Il considérait que ces commémorations annuelles n'étaient que simagrées patriotiques et hypocrisie collective. De son point de

vue, il eut été préférable de préserver la paix et de ne pas envoyer des centaines de milliers d'hommes au casse-pipe, plutôt que de venir verser des larmes de crocodile au son du clairon une fois par an autour d'un monument de pierre et de bronze. Pour ces mêmes motifs, il avait également décidé d'interdire à ses enfants de participer à ces cérémonies du souvenir.

Lou se réjouissait de cette interdiction paternelle qui la dispensait d'une éprouvante corvée. Car elle avait pu assister une seule fois à cette manifestation du 11 novembre, la toute première en 1922, en compagnie de son grand-père, avant que Loïc Guézennec ne prescrive son interdit à toute la famille. Et, bien qu'elle eût tout juste 6 ans, l'ambiance morbide de la scène autour du monument aux morts l'avait perturbée.

Plus tard, Lou avait calculé que la guerre avait duré 1 530 jours. Ayant appris que les combats avaient causé au total 20 millions de morts, elle avait fait la moyenne : 13 000 morts par jour et autant de blessés ; 542 morts par heure ; 9 morts à chaque minute, et ce durant plus de quatre ans ! Ces chiffres effroyables avaient frappé sa jeune conscience. Comment l'humanité avait-elle pu délibérément s'infliger une telle hécatombe et consentir à un tel carnage ? C'était, pour la fillette, une impénétrable énigme.

En 1928, Loïc Guézennec avait dépassé la quarantaine. C'était un homme réservé et d'un tempérament placide. Il avait le pas mesuré des paysans de cette époque, celui d'un homme stoïque et patient, d'un homme qui sait attendre, attendre que germe la semence mise en terre, attendre que passent et reviennent les saisons, attendre que la nature accomplisse son lent travail, attendre que la vie lui offre quelques îlots de joies, au beau milieu d'un océan de labeurs, d'épreuves et de peines. Naître et mourir étaient pour lui aussi naturels que manger ou dormir. Ça n'était pas un révolté, mais il n'était pas résigné pour autant. Simplement, de sa longue connivence avec les plantes et les animaux et de sa connaissance de la mer, il avait tiré les leçons qui gouvernaient sa propre existence : courage, ténacité, persévérance, endurance, et surtout indulgence et bienveillance vis-à-vis

d'autrui... Il s'efforçait de comprendre les autres, mais il s'interdisait toujours de les juger.

Les contraintes, les épreuves et les vicissitudes de la vie qu'il avait menée jusqu'ici l'avaient habitué à l'humilité, au respect de ses semblables, voire à une certaine docilité à l'égard de toute forme d'autorité, que celle-ci fût civile, militaire ou religieuse, encore qu'il devenait de plus en plus anticlérical au fur et à mesure qu'il prenait de l'âge. Avant la guerre, aux travaux des champs ou pendant les campagnes de pêche, il n'avait fréquenté que des gens de même condition que la sienne. Mais durant les années de guerre, au contact avec des soldats issus de tous les milieux sociaux, il avait pris conscience de l'insuffisance de son instruction et il en nourrissait depuis une sorte de complexe d'infériorité. C'était pourtant un homme intelligent et son discernement manquait rarement de pertinence. Mais les difficultés qu'il éprouvait pour la lecture le privaient de l'accès aux livres, et même aux journaux, où il aurait pu trouver matière à élargir le champ trop étroit de ses connaissances et de sa réflexion. Il était tout à la fois un ouvrier agricole et un modeste marin-pêcheur, comme la plupart des hommes de cette région rurale du littoral breton que leurs parents mettaient très tôt aux travaux des champs et qui embarquaient dès leurs douze ou treize ans afin d'apprendre le rude et périlleux métier de la pêche en haute mer.

Bien évidemment, il ne possédait ni ferme, ni terre, ni bateau, ni filets. Il louait alternativement sa force de travail aux propriétaires-cultivateurs des environs et aux patrons des *sloops* et des *dundees* qui, depuis que la pêche à la sardine avait décliné, engageaient des équipages pour de longues campagnes de pêche à la langouste, bien au-delà de l'horizon, jusqu'aux lointaines mers du Sud.

Aussi, le père de Lou était-il souvent absent et tandis qu'il trimait dur en mer, durant plusieurs semaines consécutives, la vie était encore plus difficile pour toute la famille dans l'attente d'un retour toujours incertain. Dans ces jours d'expectative et d'inquiétude, la mère de Lou ne souriait plus et se montrait irritable. Le grand-père bougonnait dans son coin tandis que la grand-mère murmurait interminablement d'incompréhensibles

prières qu'elle psalmodiait en langue bretonne entre ses vieilles gencives édentées.

Loïc Guézennec n'aimait guère entendre le grand-père et la grand-mère s'exprimer en breton, quand bien même il s'agissait de leur langue maternelle. Il tenait fermement à ce que tout le monde parle français, à la maison comme à l'extérieur. En Bretagne, dans ces premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, la langue parlée était un marqueur de distinction sociale. Maîtriser le « bon français » témoignait d'une certaine instruction et d'une bonne éducation. La plupart des familles bourgeoises veillaient attentivement à ce que leurs rejetons bannissent le breton de leur langage. Au contraire, le parler breton était la marque des « petites gens », de ceux du peuple, que les bourgeois traitaient avec mépris et condescendance. Avec la religion, la langue était l'un des instruments de la domination sociale des riches sur les pauvres. Loïc Guézennec n'était pas prétentieux, tant s'en faut. Il avait parfaitement conscience de la modestie de son statut social, mais il songeait à l'avenir de ses enfants. Il répétait souvent que la seule pratique du breton ne permettrait pas à ceux-ci de s'intégrer correctement dans la société française et dans le monde moderne où tout changeait si rapidement.

En grandissant, Lou s'était rangée au même avis.

Pour ce même motif, la mère et le père de Lou n'avaient jamais été d'accord lorsqu'il avait fallu choisir les prénoms de leurs enfants. La première, attachée aux traditions du pays de ses ancêtres, souhaitait affirmer son identité bretonne en donnant à sa progéniture des prénoms authentiquement bretons. Le second, soucieux du devenir de sa descendance dans la France d'après-guerre, voulait au contraire restreindre autant que possible tout ce qui pouvait mettre cette identité bretonne en évidence. Durant les années de guerre, il avait souffert des humiliations que lui infligeaient ses compagnons d'armes. Car de nombreux soldats originaires des autres régions de France, et notamment des grandes villes, considéraient les Bretons comme des rustres ignares, des arriérés superstitieux, sales, stupides et alcooliques. La guerre avait par conséquent renforcé la détermination de Loïc Guézennec qui tenait absolument à donner des prénoms bien



français à chacun de ses enfants. Du reste, les officiers d'état civil de la mairie du bourg lui avaient simplifié la tâche en refusant souvent d'enregistrer les nouveau-nés sous des noms trop évidemment bretons, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre de la préfecture de Brest qui, elle-même, appliquait à ce propos les instructions venues de Paris.

D'un nouveau-né à l'autre, le père et la mère avaient fini par trouver des solutions de compromis. Ainsi Yann (« Jean » en français), avait-il été enregistré sous la version française de son prénom breton et s'appelait donc officiellement Jean sur tous ses papiers d'identité. Pour la fille aînée, on avait choisi « Améline », un prénom mi-breton mi-français, et le père avait immédiatement suggéré le diminutif « Amel » qui sonnait un peu plus français. Pour le fils cadet, ce fut « Yvon » mais, pour l'état civil, il se prénommait officiellement « Yves ». La mère – prénommée Marivon (en français « Marie-Yvonne ») mais que son mari appelait « Marie » – avait toutefois emporté la partie avec les deux petites dernières : Gwenn (« Jeanne » en français) et Loeiza (« Louise » en français). Là encore, l'officier d'état civil du bourg avait inscrit sur le registre « Jeanne » pour Gwenn mais il avait arbitrairement refusé de remplacer Loeiza par « Louise », la correspondance entre les deux prénoms lui paraissant douteuse.

La petite Loeiza était donc la seule enfant de la famille Guézennec à porter officiellement un prénom parfaitement breton. Et, finalement, père et mère étaient tombés d'accord pour surnommer leur fille « *Lou* », ce qui avait mis un terme au débat.

Si le père était si préoccupé par l'avenir de ses cinq enfants c'est que, depuis la fin de la guerre, la Bretagne, tout comme la France entière, connaissait de spectaculaires bouleversements : l'électrification des bourgs, voire de quelques gros villages, progressait à un rythme soutenu ; le chemin de fer étendait ses réseaux, raccourcissait les distances et facilitait les déplacements de ville à ville ; les voitures automobiles étaient de plus en plus nombreuses et de plus en plus rapides, ce qui incitait les autorités publiques à remplacer les chemins empierrés par des routes



asphaltées. Dans certaines fermes bretonnes, les plus importantes et les plus riches, on commençait même à voir les tout premiers tracteurs se substituer aux attelages de bœufs ou de chevaux pour les labours et les moissons. Depuis quelques années, les postes de « TSF<sup>6</sup> » apparaissaient dans les salons des maisons bourgeoises et, chez ces gens-là, on pouvait entendre de la musique et les dernières nouvelles du monde en écoutant « la radio ».

Tous ces changements transformaient les paysages et bousculaient les pratiques des gens des villes comme les traditions de ceux des champs. Les voies ferrées entaillaient forêts et prairies des deux lignes parallèles de leurs rails d'acier luisant ; d'énormes locomotives crachant en saccades des volutes de vapeur brûlante et de fumée noire tractaient bruyamment de longs convois de wagons sous le regard circonspect du bétail ; les automobiles pétaradantes traversaient les hameaux dans un nuage de poussière à plus de 60 kilomètres à l'heure, effrayant la volaille ; les réseaux de fils électriques tissaient peu à peu leurs toiles disgracieuses dans le ciel des agglomérations.

La Bretagne de l'après-guerre ne ressemblait plus à celle de la « Belle Époque » d'avant 14. De multiples indicateurs témoignaient de cette rupture. La France entière était en pleine mutation. Tandis qu'ils s'étripaient dans la boue puante des champs de bataille, les hommes s'étaient métamorphosés sans même s'en rendre compte : la violence généralisée, l'horreur quotidienne et la mort omniprésente leur avaient rendu la brutalité plus familière, plus banale, plus tolérable. Et le monde était maintenant moins attrayant, moins harmonieux, plus rude qu'auparavant.

Depuis que l'humanité produisait des objets et des biens, les travailleurs de tous les métiers avaient toujours été des artisans. Ils opéraient en solitaire à domicile ou par petites équipes dans des ateliers. Ils partaient de la matière première pour aboutir jusqu'au produit fini, maîtrisant ainsi chaque étape successive du processus de production. Ils commençaient par concevoir ce qu'ils avaient à fabriquer. Puis ils imaginaient le processus, les méthodes

---

6 - Télégraphie Sans Fil. On dit aujourd'hui « la radio ».

et les étapes de cette fabrication. Enfin, ils exécutaient la mise en œuvre proprement dite, jusqu'à la finition. Ainsi procédaient les menuisiers, les ébénistes, les potiers, les forgerons, les chaudronniers, les ferronniers, les serruriers, les étameurs, les couteliers, les charrons, les bourreliers, les cordonniers, les sabotiers, les tisserands, les couturiers, les plumassiers, les chapeliers, les lunetiers, les meuniers, les tonneliers, les orfèvres... Ces artisans étaient attachés à leurs métiers parce que ceux-ci exigeaient un savoir-faire et qu'ils étaient seuls responsables, de bout en bout, de la qualité du produit fini, entièrement *manufacturé*, c'est-à-dire « fait à la main ». Ainsi les artisans pouvaient-ils être fiers du résultat de leurs efforts. Ils étaient d'authentiques « créateurs ».

Désormais, les travailleurs n'étaient plus des artisans mais des ouvriers. Les petits ateliers et les manufactures faisaient place aux immenses usines, où les hommes et les femmes étaient regroupés par centaines et étroitement contrôlés. Ils travaillaient « *à la chaîne* » sans même comprendre à quoi rimaient les gestes qu'ils reproduisaient à longueur de journée, ni savoir à quoi pouvait servir la pièce qu'ils fabriquaient de façon répétitive. Le travail manuel patient et minutieux, qui exigeait du jugement, de l'adresse et de longs apprentissages, reculait sous la pression de la mécanisation. Certes, les machines à vapeur, et maintenant les moteurs électriques, remplaçaient l'énergie que les hommes et les animaux avaient péniblement fournie depuis tant de siècles. Ce qui, du reste, n'empêchait pas l'extrême pénibilité et dangerosité de certains métiers, tels que ceux de la mine ou des aciéries. Mais comment, dans de telles conditions, les ouvriers pouvaient-ils encore être fiers du travail qu'ils fournissaient ?

Partout, le bois cédait sous les assauts du métal. Partout, le silence faisait place au vacarme. Partout, le temps était compté, mesuré, contrôlé et chichement accordé. À la sérénité millénaire et aux rythmes lents et patients du vieux monde rural avait succédé une espèce d'agitation fébrile et survoltée.

Le pire, c'était que les jeunes gens des campagnes étaient irrésistiblement attirés par l'effervescence et les lumières des villes. Car c'était en ville que l'on pouvait se distraire et s'étourdir

de mille et une manières, comme pour oublier les souffrances de la guerre. On y trouvait le café-concert, ou « *caf'conc'* », où l'on pouvait consommer des boissons en regardant des spectacles de music-hall. On y trouvait aussi les bals populaires en plein air où les jeunes hommes pouvaient prendre les jeunes filles par la taille et danser au son de l'accordéon. Il y avait aussi les premières salles de cinéma, divertissement populaire par excellence. Tels les papillons fascinés par la lueur des chandelles, dans la flamme desquelles ils se précipitent et grillent lamentablement, les jeunes français abandonnaient peu à peu les campagnes pour s'entasser dans les faubourgs des villes. Ils y vivaient le plus souvent dans des logements exigus et insalubres, voire dans de sordides taudis.

Les gens n'en avaient pas encore conscience, mais le pays s'engageait dans un processus irréversible : sans même le savoir, la vieille France rurale était condamnée ; elle ne survivrait pas à la pression de la « modernité » industrielle...

Toute cette turbulence contrariait vivement le grand-père de Lou, farouchement attaché au respect des traditions et coutumes bretonnes. Selon lui, la guerre avait rendu les hommes « *complètement cinglés* » et il était d'avis que toute cette prétendue « modernité » augurait d'un avenir bien sombre. Pour l'heure, Lou mettait cette vision pessimiste du futur au compte de la vieillesse. Elle ignorait encore que, quelques années plus tard, elle serait conduite à changer d'avis...

Marivon Guézennec, née en 1889, était un peu plus jeune que son époux. Elle gardait encore dans son allure et sur les traits de son visage les traces de la très belle jeune fille qu'elle avait été à 17 ans, au temps où elle s'était mariée. Mais l'empreinte des épuisantes besognes quotidiennes – et des grossesses à répétition – avait eu prématurément raison de sa fraîcheur et de sa jeunesse. Elle aussi travaillait dur, fort heureusement bien aidée par son fils aîné et ceux de ses autres enfants qui vivaient encore à la ferme ou y séjournaient par intermittence.

Au quotidien, les tâches étaient nombreuses. Il fallait s'occuper de la maisonnée, c'est-à-dire préparer les repas, faire la

vaisselle et le ménage, laver et repasser le linge de neuf personnes, pomper l'eau du puits pour les gens et pour les bêtes, fendre le bois pour la cheminée et le four à pain. Il fallait en outre prendre soin du potager, de la basse-cour, des clapiers, du cheval qui devait sortir au moins une fois par jour et dont on changeait régulièrement la litière, de la vache qu'on devait conduire au pré, chaque jour également, rentrer en fin d'après-midi et traire matin et soir dans l'odeur âcre du fumier. Il fallait également cultiver les quelques terres attenantes à la ferme où poussaient la luzerne, le maïs, et les céréales nécessaires à l'alimentation des animaux et des humains. Il fallait encore, à intervalles réguliers, préparer le beurre, pétrir et cuire le pain, tailler les arbres fruitiers, cueillir les fruits mûrs à la saison, confectionner les confitures, préparer les conserves en bocaux pour l'hiver et entretenir les quelques ruches dont on tirait un excellent miel de bruyère. Du lever jusqu'au coucher le labeur ne manquait pas et chacun y contribuait à la mesure de ses moyens et de sa disponibilité.

Car tous les membres de la famille ne travaillaient pas en permanence à la ferme. Seul Yann, l'aîné, était employé à plein temps aux travaux de la ferme et des champs. Yvon, le fils cadet, tout comme son père et son grand-père, était marin depuis déjà cinq ans. Il s'était embarqué précocement, à l'âge de 12 ans, comme mousse sur les langoustiers, d'abord parce qu'il fallait bien gagner quelque argent mais aussi parce que depuis son plus jeune âge la mer était sa vocation. Il attendait impatiemment d'atteindre ses 18 ans pour s'engager dans la Marine nationale à Brest. Suivre la voie aventureuse empruntée au siècle précédent par son grand-père paternel était son rêve et le père de Lou n'avait pas voulu y faire obstacle bien qu'il réprouvât ce choix. Ses 14 ans une fois atteints, Amel, la fille aînée, avait trouvé un emploi de domestique dans une famille de riches propriétaires terriens des environs. Elle avait débuté comme fille de cuisine et était désormais bonne à tout faire. Elle ne rentrait à la ferme qu'en fin de journée et repartait très tôt chaque matin ce qui lui laissait peu de temps pour assister sa mère dans les tâches ménagères. Gwenn, sa cadette, avait été scolarisée jusqu'à 12 ans, ce qui n'était déjà pas si mal à cette époque en Bretagne, et, comme le statut de domestique la rebutait, son projet

était de trouver une place d'ouvrière dans l'une ou l'autre des fabriques du bourg. Mais, jusqu'ici le père s'y était opposé, compte tenu des conditions de travail et du traitement qui y étaient infligées aux adolescentes. La mère, qui avait été « sardinière » au temps de sa jeunesse, avant son mariage, et qui savait à quoi s'en tenir à ce propos, était du même avis. Les parents préféraient par conséquent que la jeune fille aide sa mère dans les tâches ménagères en attendant de mûrir et d'atteindre ses 18 ans pour prendre une décision, même si cette solution privait la famille d'un salaire d'appoint.

Le père de Lou s'était toujours fermement opposé à ce que son fils aîné s'embarque à son tour sur les navires langoustiers. Il estimait suffisant qu'un seul de ses enfants et lui-même soient régulièrement exposés aux périls de la mer. De plus, il considérait à juste titre que les travaux de la ferme exigeaient une présence masculine permanente et, lorsqu'il partait pour une longue période de pêche, ou quand il louait ses services durant quelques semaines dans les grandes fermes des environs afin de gagner quelques sous, en particulier à l'époque des moissons, il confiait sa famille, ses bêtes et ses champs à son fils aîné, celui qu'il appelait affectueusement son « *grand garçon* ». Dans les premiers temps, celui-ci avait mal accepté le veto paternel qui le privait de toute perspective d'aventure maritime, du moins de l'idée assez peu réaliste qu'il s'en faisait à l'adolescence, et le condamnait à demeurer toute sa vie un paysan. Puis, avec le temps, il avait fini par s'accommoder de son sort et ne rechignait pas à la tâche.

Certains soirs, lorsque son homme était en mer et que le jour déclinait, Marivon Guézennec jetait un grand châle de laine sur ses épaules et traversait la lande jusqu'à la haute falaise qui surplombait les écueils acérés. Là, dans le fracas assourdissant des vagues et la plainte du vent, elle demeurait un moment, immobile et silencieuse, à scruter l'horizon. Tandis qu'une lumière crépusculaire embrasait le fascinant spectacle de l'océan

Lou se souvenait qu'à l'époque où elle n'avait encore que 6 ou 7 ans sa mère l'emmenait parfois, jusqu'à la falaise. Sa petite

main serrée dans celle de l'adulte, elle trottinait entre les bruyères. Une fois parvenue face à l'océan, Marivon prenait son enfant dans ses bras et, tout en chantant d'une voix douce de vieux refrains bretons, elle lui faisait admirer la voie argentée que le reflet de Lune déployait sur les flots scintillants. La fillette gardait précieusement en mémoire les émotions qu'elle avait éprouvées dans ces instants de grâce, quand les bourrasques chargées d'embruns fouettaient son visage et bouscullaient ses cheveux. Elle avait goûté ces moments de douce intimité avec sa mère, au beau milieu des forces sauvages de la nature.

Lou n'appréciait guère ces jours trop longs où l'absence paternelle s'éternisait, quand, sur le port, des marins de retour rapportaient des nouvelles alarmantes à propos de l'état de la mer. En Bretagne, dans le langage des gens de mer, le retour des hommes à la terre c'était la *recouvrance*, un moment de réconfort et de réjouissance collective. Et, lorsque son père rentrait à son tour, la peau tannée par le soleil, le sel et le vent, chargé de son maigre salaire mais aussi de belles morues fraîches et de quelques langoustes encore vivantes, c'était un soulagement pour tous et une grande joie dans la maisonnée.

Maintenant qu'elle était plus grande, Lou courait souvent jusqu'à la falaise, seule, pour contempler les flots. Ils étaient alternativement bleus et paisibles ou bien verts et agités ou encore gris sombres et écumants, selon les saisons, les marées et les vents. Les teintes du ciel et celles de l'océan pouvaient changer d'une heure à l'autre, de belles éclaircies alternant avec de brèves et soudaines averses. Ces changements incessants de météo, de lumières et de couleurs composaient un spectacle permanent dont Lou ne se lassait jamais. Elle savait pourtant que la mer, toute magnifique et fascinante qu'elle fût, était imprévisible et meurtrière. Elle avait entendu les effrayants récits de tempête et de naufrage que racontaient les anciens en suçotant leurs bouffardes, le regard soudain allumé par une peur rétrospective.

À l'égard de la mer, Lou était encore hésitante : fallait-il la « *chérir* » comme l'affirmait le poète Charles Baudelaire<sup>7</sup>, pour sa

---

7 - Le vers de Charles BAUDELAIRE est le suivant : « *Homme libre, toujours tu chériras la mer* ».

puissance, son immensité et sa beauté ? Ou bien fallait-il la haïr parce qu'elle était aussi un lieu de souffrance et de naufrage, un espace de mort ? Lou connaissait des enfants de son âge dont les pères, partis en mer comme le sien, n'étaient plus jamais revenus. On appelait ces malheureux « les petits orphelins » et, rien qu'à les entendre prononcés, ces mots angoissaient la fillette. Lorsque les rayons du soleil perçaient ici et là en larges faisceaux obliques au travers des vitraux que formaient les lourds nuages sombres et projetaient de vastes nappes de lumière sur l'océan, elle songeait avec effroi aux malheureux marins noyés, flottant entre deux eaux. On murmurait que ceux qui avaient péri en mer n'étaient pas véritablement morts. Car ils n'avaient pas été salués ni honorés par une cérémonie funèbre, ni ne dormaient dans un tombeau. Aussi, elle les imaginait, là-bas, dans les profondeurs ténébreuses et glacées, désespérés et livides, abandonnés de tous, flottant parmi les méduses et les algues, têtes fléchies sur la poitrine, jambes et bras pendants, ballottés par la houle, dansant mollement leur sinistre sarabande au gré des flots...

Et fixant de leurs orbites creuses les rais de lumière qui, jusqu'aux abysses, éclairaient parfois ce macabre ballet.

Un long frisson d'horreur parcourait alors la petite Bretonne.

Depuis qu'elle était en âge d'écouter des histoires, Lou entretenait avec son grand-père une relation particulière. Le vieil homme, que ses parents avaient prénommé Éliaz mais qu'on appelait plus couramment « *Éli* », était né en 1850 dans une famille pauvre des faubourgs de Brest, à l'époque où les navires à vapeur commençaient à peine à concurrencer la marine à voile. Il n'avait jamais fréquenté la moindre école et avait grandi dans les rues sales des quartiers pauvres et sur les quais encombrés du port. Embarqué comme mousse à 9 ans sur un voilier, il avait appris à connaître et à aimer la mer et les navires à voile. La rudesse de cette enfance l'avait entraîné à se contenter de peu et à supporter sans broncher des conditions d'existence pénibles et périlleuses. Un peu plus âgé, il s'était ensuite engagé comme



matelot dans la Marine nationale que, de son temps, les marins appelaient encore « la Royale » en mémoire de la marine de guerre créée par Richelieu<sup>8</sup>. Il avait ainsi navigué sur les derniers grands bâtiments de la marine à voile dont l'inexorable déclin l'avait profondément affligé.

Nostalgique des glorieux vaisseaux de ligne, il déplorait que la France, grande puissance maritime à laquelle les Bretons avaient tant contribué, n'ait pas été capable de sauvegarder le moindre navire de sa marine ancienne. De son point de vue, les magnifiques trois mats étaient de véritables cathédrales de chêne, de toiles et de cordages et valaient bien toutes les cathédrales de pierre dont les gens d'Église étaient si fiers. Mais, au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, les derniers grands navires à voile encore récupérables avaient été convertis en écoles flottantes puis successivement démolis à partir des années 1910 et jusqu'aux années 1920. En 1928, il ne restait plus de ces fringants vaisseaux que quelques épaves pourrissant au fond de la rade de Brest.

L'acier avait remplacé le bois et le bronze ; l'hélice avait remplacé la voile ; la vapeur brûlante avait remplacé le vent frais du large ; tout s'était joué en quelques décennies, implacablement. Aux dires des ingénieurs et des officiers supérieurs, c'était « *le progrès* ». Mais tel n'était pas l'avis du grand-père de Lou. Aux superbes navires, élégants et silencieux et qui n'avaient besoin d'aucune autre énergie que le souffle naturel du vent pour parcourir les mers, avaient succédé des bâtiments hideux, équipées de machines bruyantes et fumantes, et qui exigeaient de gigantesques quantités de charbon pour le moindre déplacement. Les activités des hommes d'équipage s'en trouvaient radicalement bouleversées.

Pour Éli Guézennec, il n'était pas nécessaire de sortir de l'école navale pour comprendre que le soutier d'aujourd'hui ne faisait plus le même métier que le gabier d'hier. Couvert de sueur, de poussière de charbon et de suie, l'un chargeait les chaudières à fond de cale à longueur de jours et de nuits, dans une chaleur éprouvante, un vacarme incessant et la quasi-obscurité d'une

---

8 - Le Cardinal de Richelieu (1585-1642) fut le principal ministre du roi Louis XIII.



atmosphère malsaine ; tandis que l'autre vivait en pleine lumière, respirait l'air du large et grimpait dans la mâture, par tous les temps, afin de manœuvrer les voiles.

Le vieux matelot n'avait pourtant rien oublié des conditions cauchemardesques et de l'extrême rigueur de la vie en haute mer : l'atmosphère étouffante et malodorante des entreponts et des cales, les nuits d'insomnie dans l'inconfort du hamac, les gémissements de la coque, le bruit sourd de la houle heurtant inlassablement les flancs du navire, les biscuits grouillant de charançons, la viande séchée à demi moisie, l'eau prétendument potable mais le plus souvent saumâtre et croupie des barriques, les braillements des quartiers-mâtres beuglant leurs ordres, la discipline de fer, la cruauté des punitions, le fouet, la violence des tempêtes, la chaleur accablante des mers tropicales ou le froid glacial des eaux polaires...

Non, il n'avait rien oublié de toutes ces épreuves, et si les grands voiliers étaient comparables à des cathédrales ils n'en restaient pas moins dans sa mémoire de vrais bagnes flottants. Ce qui n'empêchait pas la nostalgie du grand large de demeurer la plus forte.

Lorsqu'il évoquait la mer et la marine à voile, Éli Guézennec savait de quoi il parlait : il avait été gabier et en tirait une grande satisfaction. Il racontait à Lou comment il devait se tenir en équilibre, à plus de trente mètres au-dessus du pont, en prenant appui sur les marchepieds de vergue<sup>9</sup>, de simples cordages tendus sous la vergue et qui se balançaient au-dessus du vide. Parfois, il devait même se tenir à cheval sur une vergue. Là, sa tâche consistait soit à « *lâcher de la toile* », soit à « *carguer les voiles* », selon les ordres hurlés d'en bas par le maître d'équipage. Dans le premier cas, il dénouait les *garcettes*, de petites cordes qui tenaient la voile attachée à la vergue, et laissait la voile se déplier sous son propre poids. Dans le second cas, la manœuvre était plus complexe et encore plus périlleuse : il fallait hisser (les marins disaient « souquer ») les *bosses de cargue*, des cordages fixés en bas

---

9 - Sur les navires à voile, la vergue est une longue pièce de bois pendue perpendiculairement au mât et qui porte une voile.

de la voile de chaque côté de celle-ci, afin de remonter les extrémités basses de la voile sur la vergue. Il fallait ensuite ramener toute la lourde toile sur la vergue et l'attacher avec les garcettes qu'on passait autour de la voile repliée et qu'on nouait une à une. Pendant cette opération, la toile était si raide et claquait si fort dans le vent qu'elle pouvait arracher le bras d'un homme. Et la manœuvre pouvait être encore plus difficile lorsqu'il s'agissait de « *prendre un ris* », c'est-à-dire de ne libérer ou de ne replier qu'une partie de la voile.

Quand le vent soufflait en rafales, que la pluie fouettait le visage, que le navire tanguait et gîtait au point d'effrayer les hommes restés sur le pont, quand il faisait si froid que les cordages gelés entaillaient les mains comme des lames acérées, il fallait du cran, de l'agilité, de la force et beaucoup d'adresse pour travailler dans d'aussi effrayantes conditions. Éli expliquait à sa petite fille que c'était justement ce défi permanent au danger qui rendait les gabiers amoureux de la mer. Lui-même ne se sentait vivre que lorsque le vent faisait craquer la mâture et *faseyer* les voiles. Et, du temps où il naviguait, il était malheureux et devenait maussade et déprimé à chaque fois qu'il devait rester trop longtemps à terre.

Certes, le grand-père de Lou était illettré, mais il connaissait les noms de toutes les parties constitutives d'un grand voilier et ce dans le moindre détail, de la *proue* à la *poupe* et depuis la *quille* jusqu'à la *pomme* du *grand mât*. En s'aidant parfois de croquis il avait peu à peu transmis ce savoir à sa petite-fille. C'est ainsi qu'à seulement 12 ans, Lou n'avait peut-être jamais navigué mais savait ce qu'était une *trinquette*, un *hunier*, une *misaine*, un *sabord*, un *bossoir*, une *élingue*, une *drisse*, des *enfléchures* ou un *virement de bord lof pour lof*...

Éliaz Guézennec venait d'avoir 20 ans lorsque l'empereur Napoléon III avait été défait à Sedan par les Prussiens. Autant dire qu'il n'était pas peu fier que son fils s'en soit allé combattre les « *Boches* », de 1914 à 1918, et en soit revenu entier et victorieux.

Ayant bourlingué toute sa vie durant, sur à peu près toutes les mers du globe, il avait découvert les cinq continents en débarquant sur au moins un port de chacun d'entre eux. Il en avait

rapporté quantité d'anecdotes et de récits d'aventures exotiques qu'il se faisait maintenant un plaisir de conter à sa petite-fille. C'est au contact des équipages auxquels il avait appartenu qu'il avait appris à parler le français, car dans sa famille et dans le quartier brestois de son enfance on ne parlait que le breton. Ses voyages aux colonies lui avaient également permis d'apprendre quelques mots et expressions d'anglais, d'espagnol et de portugais, langues dans lesquelles il baragouinait bien plus qu'il ne parlait. Sa maîtrise du français était certes limitée, mais il était parvenu à compenser son absence d'instruction par l'expérience et les connaissances, en particulier géographiques, qu'il avait glanées et accumulées au cours de ses longs périples aux quatre coins de la Terre. À la faveur de ses échanges avec de multiples peuples et cultures il s'était laissé métisser par les couleurs du monde. Ses capacités d'observation, sa mémoire phénoménale, son imagination et ses talents innés de conteur avaient fait le reste.

Depuis qu'il vivait avec toute la famille Guézennec, Éli dissimulait mal la nette préférence qu'il éprouvait pour la benjamine. Il consacrait à celle-ci beaucoup plus d'attention et de temps qu'il n'en avait consacré auparavant à ses autres petits-enfants. Et, du temps, il n'en manquait pas maintenant qu'il avait cessé de bourlinguer. Car il ne savait être utile et efficace qu'à bord d'un navire et il n'entendait rien aux travaux des champs. De plus, son grand âge et ses problèmes de santé ne lui permettaient plus d'accomplir grand-chose réclamant quelque effort.

Au fur et à mesure que Lou avait grandi, son grand-père était progressivement passé à des histoires de plus en plus effrayantes : elles étaient pleines de mutineries féroce­ment réprimées, d'ouragans, de naufrages, de brisants acérés où venaient nuitamment s'éventrer des navires en perdition, d'effroyables monstres marins qui, surgissant des flots, s'emparaient des hommes d'équipage pour les entraîner jusqu'aux abysses. Il relatait à Lou des aventures de pirates borgnes et de flibustiers à jambe de bois, de naufragés solitaires capturés et dévorés par des cannibales, de marins avalés tout entiers par des baleines géantes, mais qui parvenaient à survivre dans leur estomac... Néanmoins, son inépuisable répertoire ne comportait

pas que des histoires à faire peur ; il savait aussi changer de registre et faire rêver Lou en lui narrant la découverte d'îles inconnues où les indigènes à peine vêtus vivaient de chasse et de cueillette, où les oiseaux étaient magnifiques, où poussaient des fleurs et des fruits qui n'existaient pas en Bretagne et où de jeunes marins débarquaient et tombaient sous le charme de belles jeunes filles vivant à demi nues. Lorsque le vieux loup de mer évoquait avec émotion ces terres paradisiaques peuplées de créatures exotiques et de séduisantes jeunes filles, Lou soupçonnait son grand-père de s'inspirer de ses propres aventures et de ses souvenirs personnels.

Éli connaissait aussi de vieilles légendes bretonnes qu'il arrangeait à sa manière. Lorsqu'il abordait ce répertoire, sa langue maternelle remontait à la surface et il émaillait son discours d'expressions bretonnes au grand dam du père de Lou. Le vieillard mettait un malin plaisir à enrichir chaque nouvelle version d'un même récit de nouveaux personnages, de nouveaux détails et de nouvelles péripéties.

Bien sûr, depuis le temps qu'elle les écoutait, Lou connaissait parfaitement toutes les fables de son grand-père. Mais il importait peu à la fillette que ces récits soient peu à peu devenus répétitifs, même dans leurs versions augmentées. Au fond, pour Lou, l'essentiel n'était pas l'histoire en elle-même mais le bien-être qu'elle avait éprouvé tout au long de sa petite enfance, durant ces heures enchanteresses où, assise sur les genoux noueux de son aïeul et blottie dans la tiédeur rassurante de ses bras, elle se délectait d'entendre le vieil homme moduler sa voix selon les circonstances du récit ou pour simuler les différents personnages qu'il mettait en scène.

Grâce aux merveilleuses histoires de son grand-père Lou avait été transportée très jeune tout autour de la terre et bien qu'elle n'ait encore jamais quitté la Bretagne, pas plus que la ferme et ses alentours dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, il lui semblait qu'elle avait déjà beaucoup voyagé. Aujourd'hui encore, quoiqu'âgée de 12 ans, Lou aimait toujours s'installer sur les genoux de son aïeul et lui réclamer une histoire. Et le vieux marin se prêtait volontiers à l'exercice, tout en frôlant

tendrement du revers de sa main calleuse la joue si douce de sa petite-fille.

Tandis que tout au bout de la lande, au bas de la falaise, les vagues écumantes frappaient inlassablement les rochers. Et par-delà la mer d'Iroise, à perte de vue, et tellement plus loin encore, les mêmes flots, du même océan, battaient obstinément les rivages d'innombrables îles où vivaient des peuples à la peau noire ou cuivrée.



## CHAPITRE 2

### *Où l'on découvre la ferme Guézennec et le pays qui l'entoure*

La petite ferme où vivaient Lou et les siens était située à moins d'une vingtaine de kilomètres du bourg.

Elle était implantée sur un vaste plateau littoral borné par de hautes falaises à l'ouest, du côté de l'océan, et qui descendait en pente douce, vers l'est, du côté des prairies, des bois, des rivières et des champs cultivés.

Les bâtiments, édifiés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient situés à cinq cents mètres environ du rivage. Un chemin vaguement empierré mais à peu près carrossable, venant du bourg par le nord, longeait la façade de l'habitation avant de bifurquer légèrement vers le sud-est et de continuer dans cette même direction. Un peu plus loin, à quinze cents mètres environ de la ferme, il s'enfonçait dans une vaste forêt. De l'autre côté de ce chemin, juste devant la maison, deux vieux frênes d'une hauteur imposante projetaient leurs ombres sur la façade au soleil de l'après-midi. Au pied de l'un d'entre eux, un bloc de granit, posé là à dessein, formait comme un banc et permettait de s'asseoir tout en s'adossant au tronc. Partant d'entre ces deux arbres bicentenaires, un étroit sentier serpentait à travers les bruyères, les genêts et les ajoncs et conduisait jusqu'au surplomb de la falaise, face à l'océan. Une trentaine de mètres avant le surplomb,

la bruyère laissait place à une sorte de gazon d'herbe rase balayée – et comme régulièrement tondue – par les vents marins. Au printemps, les campanules y surgissaient en larges nappes violettes auxquelles succédaient tout l'été les bouquets roses des arméries maritimes.

Là finissait la terre.

C'est ce que crurent pendant longtemps les hommes qui vivaient dans cette région. C'est pourquoi ils la nommèrent « Finistère », en breton *Penn ar Bed*, le « Bout du Monde ». Il fallut que des marins osent s'aventurer de l'autre côté de l'Atlantique pour comprendre que d'autres terres existaient au-delà de l'océan. Ces terres jusqu'ici inconnues, les voyageurs les appelèrent « le Nouveau Monde ». Il n'était pourtant pas plus « nouveau » que le monde connu, celui que l'on nomma du même coup « l'Ancien Monde ».

En raison du découpage tourmenté du littoral dans cette région de la Bretagne et d'une succession de caps, de baies, de péninsules et de presqu'îles plus ou moins larges, la mer était tout à la fois au nord et à l'ouest de la ferme des Guézennec. Au nord, à une vingtaine de kilomètres de là, la côte formait une anse orientée d'Ouest en Est, pénétrant dans les terres sur une douzaine de kilomètres de profondeur et offrant un havre assez bien abrité au port de pêche installé sur la rive sud.

L'agglomération portuaire s'était peu à peu étendue au fil des siècles. Elle étalait ses modestes maisons de marins et d'ouvriers, ses commerces, ses entrepôts, ses chantiers navals, ses ateliers et ses conserveries à l'entour des quais. À la périphérie et sur les hauteurs, les belles demeures bourgeoises des armateurs et des chefs d'entreprise, blotties au cœur de vastes parcs arborés et cernés de hauts murs, dominaient le bourg. Depuis la fin de la guerre, la bourgade se développait de plus en plus rapidement. Achevée récemment, une ligne de chemin de fer la reliait même au réseau national, ce qui permettait de se rendre à Brest ou à Quimper en quelques heures.

À l'ouest, face à la ferme des Guézennec, une autre baie, beaucoup plus vaste, s'ouvrait directement sur l'Atlantique. La

côte, ici orientée nord-sud, était par conséquent exposée aux vents d'ouest et à la houle et, aux jours de tempête, l'océan en furie offrait à Lou un spectacle impressionnant.

À l'est de la ferme, ainsi qu'au nord, jusqu'au bourg, la campagne déroulait à perte de vue ses collines couvertes de bois, de pâturages et de champs cernés de haies et ponctués de bosquets. Dans les larges vallons coulaient de paisibles rivières et, depuis la ferme, on pouvait apercevoir les silhouettes brumeuses de hameaux éparpillés tout au loin.

Au sud, à moins de 2 km de la ferme, commençait l'immense forêt. C'était l'un des massifs forestiers parmi les plus anciens et les plus importants de la Bretagne. Du côté de l'océan, il atteignait presque le rivage dont il n'était séparé que par une lande étroite que parcouraient des sentiers. Cette lisière littorale ne s'étendait que sur quelques kilomètres de distance, tandis qu'en direction de l'est et du sud-est la futaie s'élargissait pour occuper une surface de plus de vingt-cinq mille hectares.

Le chemin venant du bourg et longeant la ferme de Lou pénétrait dans cette forêt et conduisait au hameau de Kernevez, à une distance d'environ 3 km de la ferme. Il s'agissait d'un ensemble de vieilles maisons de granit et d'ardoises plus ou moins regroupées autour d'une ancienne chapelle du XV<sup>e</sup> siècle. En breton, Kernevez signifiait « *le hameau nouveau* ». Nouveau, il l'avait sans doute été, mais vu l'âge apparent des maisons, et plus encore de la chapelle, il ne l'était plus depuis bien longtemps.

Lou avait appris que cette forêt avait couvert une surface encore bien plus importante dans le passé mais que des milliers d'hectares avaient été patiemment défrichés par les hommes au cours des siècles précédents afin d'étendre la surface des terres cultivables. Voici quatre ou cinq cents ans, elle devait probablement recouvrir la totalité du plateau sur lequel se trouvait aujourd'hui la ferme des Guézennec.

En vérité, la ferme n'appartenait pas aux Guézennec. Les parents de Lou louaient les bâtiments et les terres attenantes au



propriétaire d'un des trois chantiers navals qui occupaient une partie du port et des quais, un homme fortuné, nommé Monsieur Quémeneur, qui cumulait les fonctions d'ingénieur naval, d'armateur, de chef d'entreprise et de propriétaire terrien. Dans le passé il avait été officier supérieur dans la Marine nationale et avait achevé sa carrière militaire au grade de capitaine de vaisseau.

Éli, le grand-père de Lou avait navigué sous ses ordres. Dans les années 1880, un jour qu'ils faisaient route sous les tropiques antillaises, au large de l'île de la Martinique, leur navire fut pris dans un cyclone et le jeune officier Quémeneur, alors lieutenant de vaisseau, faillit être emporté par une lame géante, pareille à celles que les marins redoutent et nomment « *les vagues sourdes* » ou encore « *les vagues scélérates* ». Il ne dut son salut qu'au sang-froid et à la bravoure du matelot Éliaz Guézennec qui s'était précipité au risque de sa propre vie, lui avait agrippé un bras au dernier moment et l'avait arraché à une mort certaine. L'officier estimait à juste titre qu'il l'avait échappé belle et que son courageux matelot lui avait sauvé la vie. Il lui en était resté très fidèlement reconnaissant, en dépit des écarts considérables de leurs conditions sociales respectives.

Demeuré attentif au sort de son ancien subordonné et à celui de sa famille, Monsieur Quémeneur avait peu à peu pris celle-ci sous sa protection, ce qui était sa manière d'exprimer concrètement sa gratitude. Comme il possédait plusieurs fermes dans la région, dont les plus importantes étaient données en fermage, il avait loué la plus petite au fils de son protégé, le père de Lou, moyennant un loyer presque symbolique, en tout cas suffisamment modeste pour permettre à la famille de vivre convenablement. Il avait aussi généreusement fourni un cheval et une vache, ainsi qu'une charrette et le plus gros du matériel agricole, comme la charrue, la herse, le semoir, la faucheuse, la broyeuse à pommes et le pressoir. Autant dire qu'il avait installé la famille dans les meilleures conditions possible. De surcroît, c'est lui qui intervenait pour que le père de Lou soit régulièrement embarqué dans les campagnes de pêche dont il était le plus souvent l'armateur. C'est encore lui qui avait permis que le plus

jeune frère de Lou soit engagé pour la première fois sur un langoustier et qui promettait d'intervenir, le moment venu, pour son engagement sur un bâtiment de la Marine nationale, à Brest, au sein de laquelle il disposait toujours d'influentes relations.

Si la vache avait été baptisée « Duchesse », le cheval avait quant à lui reçu le nom de « Bijou ». Il était venu à l'esprit de Lou que ça n'était peut-être pas un hasard si ses parents, sans doute inconsciemment d'ailleurs, avaient donné à ces deux animaux des noms évoquant la fortune et la richesse auxquelles ils savaient pertinemment ne jamais pouvoir accéder. Mais peut-être était-ce leur manière à eux d'afficher malgré tout cette sorte d'aisance toute relative que la possession d'un cheval et d'une vache leur avait apportée.

Avant de venir s'installer à la ferme, au lendemain de la guerre, la famille vivait dans le bourg. Elle habitait une petite maison de marin à un étage, à proximité du quai. Ce logis de location ne comportait que deux pièces, une au rez-de-chaussée et une à l'étage. Forcément, le jour vint où, les enfants grandissant, il fut impossible de caser tout le monde dans un espace aussi restreint, d'autant plus que le grand-père paternel et la grand-mère maternelle, devenus veufs et trop âgés pour vivre en solitaires, comptaient bien pouvoir rejoindre la famille Guézennec et vivre sous le même toit.

Au bourg, les loyers des maisons suffisamment spacieuses pour les besoins d'un tel foyer étaient beaucoup trop élevés en regard de ses modestes ressources. De plus, de retour de la guerre, le père de Lou s'était mis en tête de disposer d'un peu de terrain et de quelques bâtiments afin de cultiver un potager, de planter des arbres fruitiers, d'élever des volailles et d'installer une étable pour y loger une vache et, si possible, une soue pour y élever un ou deux cochons. En somme, ce qu'il cherchait c'était une petite ferme qui lui permettrait de produire lui-même les denrées alimentaires de base et de réaliser ainsi de substantielles économies. L'idée était excellente et toute la famille l'avait accueilli avec enthousiasme même si le père avait prévenu :

— Avec de la terre et quelques bêtes, il y aura pas mal de besogne et chacun en aura sa part.

Bien qu'Éli, le grand-père de Lou, n'ait rien demandé à l'armateur – il n'aurait jamais osé le faire – celui-ci avait fini par apprendre que le fils de son protégé recherchait une ferme. Il lui avait alors proposé celle qu'il possédait en pleine campagne, à proximité de la grande forêt. Elle était inoccupée depuis plus de deux ans et sa taille comme son aménagement correspondaient assez bien aux besoins de la famille et aux projets du père de Lou. Le faible montant du loyer consenti avait achevé de convaincre celui-ci. La famille Guézennec avait donc quitté le bourg à l'été 1920 et s'était installée à la ferme où les grands-parents les avaient rejoints peu après.

Si cette nouvelle résidence comportait de nombreux attraits par rapport au logement antérieur de la famille, elle présentait néanmoins un inconvénient majeur : son isolement, à bonne distance du bourg et même du hameau le plus proche, ce qui évidemment expliquait aussi la modicité du loyer. Mais comme l'avait souligné le père de Lou :

— On ne peut pas tout avoir !

L'homme était réaliste et parfaitement lucide à propos de sa condition sociale. Au point que l'appui dont le gratifiait son riche protecteur lui semblait davantage procéder d'un privilège injustifié que de la reconnaissance de l'armateur à l'égard du geste courageux et salvateur de son père.

Le corps de ferme comportait plusieurs bâtiments. Édifiée sur un seul niveau, la partie réservée à l'habitation n'était pas bien vaste mais suffisante pour que la famille ne s'y trouve pas trop à l'étroit. Bâtie en grosses pierres de granit et de grès et couverte d'épaisses et lourdes ardoises, elle était robuste et résistait bien aux violentes rafales des nuits de tempête. Ses solides volets de bois peints en blanc et les massifs d'hortensias multicolores plantés tout au long de la façade lui donnaient une allure pimpante qui tranchait avec l'austérité du granit.

À l'arrière, sur le côté droit, le bâtiment principal se prolongeait d'une autre bâtisse, plus longue, perpendiculaire à la maison d'habitation avec laquelle elle formait comme un « L ». Cette dépendance, construite avec les mêmes pierres que celle de l'habitation et couverte de la même ardoise, abritait plusieurs locaux à vocation technique. Venait d'abord un cellier où l'on entreposait diverses denrées ainsi que les réserves de nourriture. Au fond de cette grande pièce, une porte de bois donnait sur un escalier qui conduisait à une cave voûtée sur laquelle était édifiée une partie de l'habitation. Une autre porte donnait accès à une resserre de petites dimensions affectée à la préparation du miel et à la fabrication du beurre.

Depuis la cour, on accédait ensuite à une vaste salle pavée ou trônait le pressoir à pommes entouré du matériel de fabrication du cidre. On y trouvait aussi le four à pain ainsi que la cheminée réservée à la préparation des cochonnailles. Par commodité cette salle était tout simplement appelée « le pressoir ». Une remise ouverte sur la cour lui succédait où l'on abritait la charrette et les harnais du cheval. Un coin équipé d'un établi, d'une enclume et d'une petite forge y faisait fonction d'atelier de réparation. Cette longue aile droite s'achevait par un hangar couvert de tôle ondulée où l'on entreposait le matériel agricole et les outils de jardinage.

Face à cette aile droite, sur le côté gauche de l'habitation, une enfilade de constructions disparates achevait de former une sorte de « U » avec les deux autres parties. Cette suite comportait tout d'abord une sorte de préau qui abritait les réserves de bois de chauffage. Un large porche lui succédait, fermé du côté extérieur par un haut et lourd portail de bois à deux vantaux qui faisait fonction d'entrée principale de la ferme. Le porche permettait le passage de la charrette attelée et mettait la cour en communication avec le chemin bordant le côté nord de la ferme et conduisant à l'ouest vers le chemin du bourg et, à l'est, aux prés et aux champs. Au-dessus du porche se trouvait un grenier accessible au moyen d'une échelle de bois disposée là en permanence. Sous le porche, le long du mur du préau, se trouvait la niche du chien, une ancienne barrique reconvertie dont l'un des deux fonds plats avait été ouvert aux trois quarts afin de permettre à l'animal d'y

pénétrer.

Venaient ensuite, une grange à fourrage, l'écurie, l'étable, les clapiers, la basse-cour et l'enclos des cochons. Un petit bâtiment indépendant, grossièrement bâti en pierres et couvert d'ardoises, le fermait partiellement tout en achevant l'alignement (tout relatif) des constructions destinées aux animaux de la ferme. Cette bâtisse de faible hauteur abritait la soue aux cochons. Une porte à claire-voie la prolongeait et permettait d'accéder à l'intérieur de l'enclos. La soue disposait d'une ouverture basse équipée d'un volet de bois aux planches grossièrement assemblées qui permettait, si nécessaire, d'enfermer les porcs.

Enfin, la fosse à fumier et le cabinet d'aisances marquaient l'extrémité de l'aile gauche de la ferme.

Lou détestait cet endroit. Comme dans toutes les fermes et bon nombre d'habitations rurales à cette époque, il s'agissait d'une installation rudimentaire : une minuscule baraque aux parois de planches disjointes, pas beaucoup plus large que sa porte d'accès et à peine plus profonde. Sa base en pierres maçonnées était partiellement édifiée pour moitié sur le sol de la cour et pour l'autre moitié sur une dalle installée en surplomb par-dessus la fosse à fumier. Pour y accéder il fallait gravir deux marches de granit sommairement assemblées. À l'intérieur, une sorte de banquette était recouverte d'une planche percée d'un orifice circulaire de la taille d'une assiette, dont le rebord avait été peu à peu poli au fil des ans par les fesses des usagers successifs. Cette ouverture donnait directement sur la fosse à fumier et les miasmes qui en émanaient étaient presque suffocants. À portée de main, des morceaux de feuilles de journaux et de papier d'emballage déchirés, enfichés sur un gros clou rouillé, faisaient fonction de papier hygiénique.

Lou répugnait à s'asseoir dans cette cahute malpropre, envahie de toiles d'araignées, à l'odeur nauséabonde et qu'elle trouvait tout à fait repoussante. Elle veillait à ne pas y stationner plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Le pire, c'était l'hiver, lorsqu'un besoin pressant la prenait alors que la nuit était déjà tombée. Il fallait se munir de la lampe-tempête, traverser toute la